LUDOVIC OBIANG
ALAIN SAINT-SAËNS
(Eds.)

LE DÎNER DES OGRES

CONTES ET NOUVELLES SANGUINAIRES

Presses Universitaires du Nouveau Monde

2021

Copyright 2021 by Ludovic Obiang and Alain Saint-Saëns (Eds.).

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.
Published in the United States by Presses Universitaires du Nouveau Monde.
E-mail: punmonde@aol.com
Visit our award-winning web pages: www.punouveaumonde.com
www.unprsouth.com
Acid-Free Paper.

Ludovic Obiang and Alain Saint-Saëns (Eds.).
Le diner des ogres. Contes et nouvelles sanguinaires.
Second Edition in French.
264 pages. Francophone Studies Series, 31.
Front Cover Photo: Leonard Kern, *La cannibale* (1650). Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart (Germany).

1. Literature. 2. Short Story. 3. Cannibalism. 4. African Authors. 5. Latin American Authors. 6. Indian Author. 7. French Authors. 8. Paraguay. 9. Ludovic Obiang. 10. Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-1-937030-53-7 (First Edition: 2016)
ISBN: 978-1-952799-20-4 (Second Edition: 2021)

TABLE DES MATIÈRES

‘Le chasseur’ par Alain Saint-Saëns	page 5
‘Dévoration’ par Jean-Luc Raharimanana	page 11
‘La mule des cimetières’ par Samira Étouil	page 25
‘Gardel et moi’ par Lita Pérez Cáceres	page 35
‘L’orpheline’ par Nicole Faucon-Pellet	page 47
‘Une luciole dans la nuit’ par Auguy Makey	page 77
‘Bouffe-le !’ par Mempo Giardinelli	page 95
‘Sept gouttes de sang’ par Dorá Bakucz	page 101
‘Il faut tuer le cochon’ par Renée Ferrer	page 109
‘L’éhontée’ par Vijaya Venkataraman	page 115
‘Le foyer que le vent secoue’ par Juan Manuel Marcos	page 127
‘Les chiens aboyaient’ par Lourdes Talavera	page 133
‘La complainte du Wélé’ par Ludovic Obiang	page 141
‘Consumat corpus’ par Aleilton Fonseca	page 159
‘La nuit qui tremble’ par Théo Ananissoh	page 187
‘Manque de sagesse’ par Lucinda Barrientos	page 197
‘Fiançailles sanglantes’ par Ouaga Ballé-Danaï	page 207
‘Les soldats du Diable’ par Abderrahman Beggar	page 221
‘Le bâton du chien’ par Kangni Alem	page 245
Table des Auteurs	page 257

À Michel Tournier (1924-2016),
magicien et conteur.

Des histoires étranges et fascinantes, cruelles et sanglantes parfois, inquiétantes et perturbantes toujours, où il est volontiers question de cannibalisme aux sens propre et figuré. Des conteurs et conteuses de grand talent issus des quatre continents, dont les récits hauts en couleur montrent tant la pertinence que la prégnance du thème au-delà des frontières spatiales, religieuses et culturelles.

LE CHASSEUR

À Mempo Giardinelli.

‘Le chasseur s’enivre
Du vin épais du silence’.
Ruben Bareiro Saguier,
‘Arte poético’, *Camino de andar*
(Editorial Arandura : Assomption, 2001).

L’esthète en lui aimait à se définir comme un chasseur raffiné. Ce n’était pas le nombre de bêtes abattues qui lui importait, ce dont se serait volontiers satisfait quelque vulgaire viandard, mais la qualité de celles-ci et l’âpreté investie dans la traque pour les subjuguer. La rareté de ses trophées ajoutait à la fierté qu’il tirait de voir leurs têtes, naturalisées et montées sur un support en bois rustique verni, parer les murs du bureau privé dans son pavillon de chasse. Méticuleux à l’extrême, il avait indiqué sous chacune d’entre elles le lieu, la date et l’heure à la minute près où il avait mis fin à leur courte existence terrestre. Reclus dans le fumoir anglais dont lui seul avait la clé, il passait de longues heures à s’adonner à la lecture de manuels médiévaux de vénerie. Le *Livre de chasse* de Gaston Fébus, Comte de Foix et Vicomte de Béarn, ou bien encore l’ouvrage de fauconnerie *De l’art de chasser* de l’Empereur Frédéric II de Hohenstaufen,

n’avaient plus guère de secrets pour lui. Quant au roman *La chasse aux lapins* du romancier uruguayen Mario Levrero, il était de loin son livre de chevet préféré.

Quand il consentait à s’accorder une pause afin de choisir, palper et enfin allumer l’un de ses Havanes conservés amoureusement dans une cave à cigares en cèdre espagnol humidifiée à la température idoine, c’était pour mieux contempler les preuves irréfutables de son génie cynégétique et se remémorer la geste agonique de ses exploits, entre deux bouffées âcres dont le bouquet à l’arôme épicé lui titillait la narine et l’envoûtait tout à la fois.

Il s’était remis à battre la campagne lorsqu’un impérieux désir de revivre de si rares instants d’exaltation l’avait de nouveau pris aux tripes. Loup solitaire, il n’aimait point la compagnie de ses semblables. Seul il vivait et seul il chassait, épaulé de la carabine qu’il nettoyait toujours avec une grande dévotion et choyait mieux qu’il ne l’eût fait de son propre frère. Par une de ces journées d’automne pluvieuses et froides, propices à l’introspection, il avait marché au hasard des heures durant dans les sous-bois en empruntant les petits chemins de traverse. Le visage griffé par les branchages, les yeux rougis par une nuit d’insomnie

préalable, les tempes bourdonnantes, il avançait sans but en fulminant, tout agité de tremblements fiévreux, la cause en étant une fatigue croissante et l'irrépressible exaspération liée à la que trop probable déception qui se profilait à l'horizon.

Amer, il allait devoir reconnaître sa défaite et s'en retourner bredouille, quand il le vit soudain surgir de nulle part et venir à lui. Il n'eut que le temps de se jeter à terre au dernier moment sur un tapis de mousse qui étouffa sa chute. Par chance, il se trouvait sous le vent et son odeur humaine n'effraya pas l'animal farouche. Interdit cependant, celui-ci hésita : il était par nature craintif, et l'imprévu n'était pas inscrit dans ses gènes. Il humait l'air à droite et à gauche, comme pétrifié par une présence ennemie qu'il imaginait proche, mais ne parvenait point à distinguer clairement. Le chasseur, l'arme en joue, s'amusait de ses mimiques de détresse et riait sous cape de ses tristes regards apeurés. Ce qu'il aimait par-dessus tout dans sa chasse, c'étaient les prémisses, la préparation du passage à l'acte. Il attendit, pour tirer, de le sentir sur le point de continuer sa route. La décharge le faucha de plein fouet, le blessant mortellement au ventre.

La bête, secouée de spasmes incontrôlés, s'affala lourdement en poussant de faibles couinements. Le cœur

battant la chamade, l'homme se leva d'un bon et courut vers elle. S'agenouillant, il lui prit doucement la tête dans ses bras avant de s'asseoir à ses côtés sur les feuilles ruisselantes d'eau. Elle le fixait intensément, les yeux déjà vitreux, comme si elle avait voulu le sommer de lui donner une explication sensée. Il la berçait tendrement contre sa poitrine, lui caressant le museau humide. Il frissonnait sous la pluie glacée qui lui dégoulinait dans le cou. Quand le tonnerre gronda et que la foudre tomba à quelque cent mètres d'eux, il la regarda sous la lumière blafarde aveuglante avec tout le respect du vainqueur à l'égard de son vaincu. Il l'embrassa brusquement en une dernière étreinte morbide, aspirant goulûment de sa gueule entrouverte le dernier souffle de vie.

Une fois l'animal occis pour le compte, le chasseur se redressa avec difficulté et levant les bras au ciel, les poings serrés, il poussa un long cri guttural qui semblait provenir de la nuit des temps. Tirant la dague du fourreau qui pendait à sa ceinture, il entreprit alors d'éviscérer l'animal. Il opérait méthodiquement, sans violence ni précipitation. C'était sa manière à lui de communier avec les dieux de la forêt en une offrande reconnaissante. La volupté du contact gluant des intestins qui lui glissaient entre les doigts le suffoqua. Il aspira à pleins poumons l'odeur d'excréments, de bile et de

sang mélangés, et dodelina de la tête, comme possédé. Il se macula le visage du sang de sa victime, se léchant les doigts sanguinolents avec une ferveur renouvelée. Il sentait l'âme de la bête envahir le tréfonds de son être, la force de la jeunesse qu'il venait de lui voler à jamais, le revivifier. En transe, il se déboutonna, sortit son membre viril turgescent et se libéra, arrosant de sa semence la dépouille mortelle de l'animal.

Hagard, il la contempla longuement, mesurant le don immense que la bête lui avait fait. Reprenant ses esprits, il l'égorgea et lui détacha la tête, la glissant avec précaution dans un sac en plastique qu'il avait tiré de sa gibecière. Il essuya délicatement son couteau sur les flancs de l'animal, en guise de remerciement muet. Il n'oublierait point de si tôt son sacrifice, ni la jouissance sublime que celui-ci lui avait procurée. Comme à son habitude, il allait abandonner le corps étêté aux habitants de la forêt. Artiste, il ne chassait point pour manger, mais pour le plaisir. Admirant la beauté froide de l'astre lunaire, il soulagea sa vessie contre un arbre puis, sans un regard pour sa proie, il prit le chemin du retour en sifflotant, désormais d'excellente humeur.

La Dépêche, dimanche 2 novembre : ‘Une nouvelle victime du tueur en série ?’. De notre envoyé spécial.

Hier matin, aux abords de Nozière-sous-Bois en lisière de la forêt, le garde-champêtre horrifié fit la macabre découverte du cadavre d’une jeune femme d’une vingtaine d’années tuée d’une rafale de chevrotine puis décapitée. La battue pour recouvrer la tête disparue ne donna rien, et les gendarmes envoyés sur place en vinrent à la conclusion qu’elle avait été probablement emportée et dévorée par des chiens errants. Le commissaire chargé de l’enquête soupçonnerait un meurtre rituel, les entrailles de la morte ayant été retirées de son ventre puis déposées proprement sur un autel rudimentaire de feuilles et de brindilles. Quoi qu’il en soit, force est de constater que c’est la cinquième jeune femme à tomber de la même façon dans la région sous les coups du redouté tueur en série depuis deux ans. L’on ne saurait donc inciter suffisamment les femmes seules à la plus grande prudence à la tombée de la nuit, surtout lorsqu’elles s’aventurent à la limite des zones d’habitation.

Alain Saint-Saëns

DÉVORATION

Je me lève brusquement. Je vais rejoindre la fille de l'eau. Je cours. Je reprends la brume se dissipant. Je cours. Je suis à la poursuite de je ne sais quelle réalité. Je sais qu'elle existe la fille de l'eau. Elle m'avait touché. Elle m'avait étendu. Sur sa chevelure. Sur le lac de sa sérénité. Sur le tissu de ses songes. Je cours. Je hurle mon désir de la retrouver. Je cours. Je franchis les terres les plus étranges. Je cours. Je ne fuis pas.

Vers, c'est là où je vais, *vers.*

Je n'hésite pas.

Pluie de feuille. Douce pluie de feuilles crénelées ou oblongues, de feuilles spatulées ou dentées, feuilles tronquées, trifoliées, palmées. Toutes crient être la Reine des feuilles.

Je glisse sous une grande feuille d'alocasia, de velours et de luisance. Je me relève. Je cours encore. Je ne vois plus que la verdure et la route des nervures. Je rentre dans un monde où l'air est de chlorophylle. Des limbes asphyxiants et utérins.

Feuilles. Parois fibreuses, parfois soyeuses, filamenteuses, toujours membraneuses, minces couches qui

m’enveloppent, pose après pose, course après course. Feuilles. j’en déchire mais d’autres tombent, se posent, je respire à peine, je cours mais n’y parviens plus, je reste debout, le lobe d’une feuille géante vient me nidifier, moulée à ma peau.

Je n’arrive plus à bouger, mon corps cavale encore. À l’intérieur de mes veines. À l’intérieur de mes muscles. Mes pulsations oppressent ma peau, c’est atroce de ne pouvoir se mouvoir quand la vie bat si fort. Je pense à la fille de l'eau. Me verrait-elle dans cette enveloppe végétale ? Sentirait-elle ma présence ? C’est trop absurde de mourir de cette manière. Je pense à tous les autres qui sont partis et qui ne sont pas revenus. C’est peut-être ainsi qu’ils ont fini. Debout et sans pouvoir. Nous sommes tous ainsi sur cette île. Debout par la fierté. Sans pouvoir. Sans rien pouvoir. Nous sommes de magnifiques statues qui crevons du vent qui nous perfore seconde par seconde. Il nous reste juste à ne pas nous écrouler avant l’œil qui nous contemple…

Je pense ainsi dans ce qui est désormais mon enveloppe, ma prison, qui de plus en plus se rétrécit et me compresse, je pense rester en vie plus longtemps que tout témoin de mon agonie. Je suis sûr que ce pays raisonne comme je raisonne maintenant. Ne rien dire et tout endurer. Sourire quand la

lame vous ouvre la chair. Rire quand les larmes vous poussent à expirer un son. Survivre à l'œil qui nous contemple. Survivre à la compassion qui traverse nos réalités. Durer plus que ceux qui nous prennent en pitié. Pour qu'ils ne réalisent pas à quel point nous sommes des ruines. La fierté ! Qui a dit que les pauvres n'ont aucune fierté ? Qu'est-ce qui les maintient debout sinon la fierté ?

Nous sommes de magnifiques statues qui dureront plus que l'œil. Même en ruines, nous serions des œuvres d'art. Le temps à forcer pour garder encore un peu plus nos visages et nos postures, encore un peu plus longtemps, encore un peu plus que la vie. Le temps pour nous enrober de mythe et nous ramener dans une légende que nous n'avions pas eue de notre vivant. Nous sommes de magnifiques écroulements en suspension.

Et de cette manière, figé, je devine tout mouvement alentour, toute chute en cours, toute brisure passante, le fil de l'araignée qui malgré tout, en se jouant de la pesanteur, s'étire vers le sol, le rai de lumière qui camoufle sa chute en inondant l'espace, le vent qui louvoie et qui tutoie les sommets, je devine, je ressens. Ce monde est chute.

Un souffle vient à ma pensée et me tangue hors de mes certitudes, j'affleure sur quelques terreaux d'histoire et de

destinée, multipliant les récits et les origines. Je ruse afin de n'être pas qu'un seul étirement de la vie. Je me découvre dix visages. Je me découvre cent visages. Que dis-je milles visages ! La fille de l'eau, revenue, regarde mes différents visages et les embrasse un à un. Elle prend du temps. Elle prend l'éternité. Je ressens ses lèvres de si loin quand elle embrasse l'un de mes visages. Cette chaleur venue de si lointain, et mon désir d'être plus près d'elle encore. Elle est là sans être entière ! Mon cœur bat fort et chacun de mes visages se contracte.

Mes milles tiges flétrissent instantanément et ne m'acquittent que senteur, je me blottis dans le cou de la fille de l'eau et elle m'emmène. Je t'emmène dit-elle sentir le monde. On se faufilera partout. On se posera partout. On émanera de tout. On embaumera le riche et le pauvre. On parfumera le bon et le méchant. Personne ne nous refusera. Aucune vie ne nous échappera. Nous serons l'enveloppe de la vie. Plus que la peau qui recouvre. Plus que l'air qui entoure.

Je ne réponds même pas. Elle m'emmène filet de senteur. Sa chevelure est brisure de vent et laisse des marques de griffure sur le lointain. Mes visages se posent sur toute froissure de surface. Nous reconnaissons les larmes, nous reconnaissons les rires. Nous reconnaissons les rêves qui ont

émaillé les siècles. Nous reconnaissons les odeurs qui ont découlé des déroulements de la vie. Je pose un instant mon visage sur une pierre des falaises, là contre le paroi, et je vois venir les premiers hommes de cette île. Je les vois ces hommes des pirogues. Ils viennent de loin. Ils connaissent cette île par ouï-dire. Ils redoutent l'oiseau rokh qui de ses serres brise les bateaux. Ils redoutent et espèrent en même temps. Ils ont soif d'improbables et d'extraordinaires. Ils sont arrivés là. C'est extraordinaire déjà. Ils se réinventent déjà leurs figures. Ils se disent déjà issus de l'horizon divin. Ils sont nus. Le voyage les a dépouillés de leurs habits. Ils n'ont plus que leurs pagaies comme seules richesses. Et leurs rêves. Et leurs volontés. Et cette île devant eux. À conquérir. Ils ont peur de l'oiseau rokh mais c'est le *fanano,* dans une tornade soudaine, qui surgit au-devant d'eux, serpent à sept têtes barrant le passage vers l'île. Les pirogues tanguent dangereusement sous la houle provoquée par l'animal qui s'élève sur sept anneaux, sur sept chants qui apaisent les sept vagues.

Premier chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - Le soleil de l'aube. *Et un enfant qui vient de naître.* Le *fanano* happe le soleil et l'enfant mis à l'eau par

les hommes, un enfant rouge, à peine sorti du ventre de sa mère, préservé encore du soleil. Premier jour. Première vague assoupie. Le soleil renaît par la queue du serpent. Premier esprit de l'île est l'enfant rouge dévoré par le serpent. La terre devint rouge. L'île devint rouge. L'enfant naît, vit, meurt, renaît aux crochets du soleil. Rouge sera la couleur des souverains. Premier anneau franchi.

Deuxième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - La lune pleine qui éclaire les nuits. *Et une femme féconde aux seins gorgés.* Le *fanano* happe la lune pleine et la femme féconde mise à l'eau par les hommes. Deuxième jour. Seconde vague assoupie. La lune renaît par la queue du serpent, et la femme à ses crochets, habitante de la nuit lumineuse à présent. La femme a accouché dans le ventre du serpent. Second esprit de l'île est la femme apparaissant sur la face de la lune. Elle a un chant qui réclame son enfant resté dans le ventre du serpent. Elle pile du riz. La poudre de riz se répand dans le ciel. C'est la voie lactée. Parfois le serpent s'élève jusque là. Il avale la poudre de riz. Pour l'enfant resté dans son ventre. L'île regrette l'enfant qui ne réapparaîtra plus jamais. L'île cultivera le riz. Pour l'enfant resté dans le ventre du serpent. Deuxième anneau franchi.

Troisième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - Nos mémoires et nos souvenirs des origines. *Et l'héritier et l'héritière à qui vous avez destiné votre histoire.* Le *fanano* happe l'enfant circoncis et l'enfant nubile aux seins naissants mis à l'eau par les hommes. Troisième jour. Troisième vague assoupie sur laquelle surnage un minuscule serpent –un ver, une larve ? À la mort des souverains et des détenteurs de mémoire, le ver sera à mêler parmi les vers qui rongent les entrailles du défunt. Et le ver redeviendra *fanano*. Et le *fanano* gardera la mémoire. L'île sera amnésique de tout l'au-delà de l'horizon. L'histoire a commencé ici. Elle finira ici. Troisième anneau franchi.

Quatrième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - La vache noire à la tête blanche qui nous accompagne sur la grande pirogue. *Et son sang à verser sous mes paupières.* Le *fanano* happe la vache noire mise à l'eau par les hommes. Quatrième jour. Quatrième vague assoupie. La vache noire renaît par la queue du serpent. La vache noire a foulé l'île avant les hommes. Elle disparaît dans les forêts et s'enfonce dans le lac des lunes. Les hommes ne pourront ignorer qu'ils n'ont foulé cette terre qu'*après,* la vache noire a

pris la force de la terre. Son sang pour sang de la terre. Ses cornes se dressent alors majestueuses. Quatrième anneau franchi.

Cinquième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - La pirogue de riz qui a franchi toutes les vagues, défié toutes les eaux. Le *fanano* ne demande rien en plus, il happe le riz mis à l'eau par les hommes. Cinquième jour. Cinquième vague assoupie. Le *fanano* agite brutalement les vagues, la mousson surgit au loin et ramène la pluie. Une vieille femme a caché une graine de riz dans ses cheveux. Elle observe la mousson et sourit. Cinquième anneau franchi.

Sixième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? - Le ver à soie au fond des pirogues. *Toute le peuple des vers à soie.* Le *fanano* happe le ver à soie mis à l'eau par les hommes. Sixième jour. Sixième vague assoupie. Sur l'eau plane, un fil qui dérive vers l'île. Les hommes retiennent leurs souffles pour qu'il ne casse pas. Le fil atteint le rivage. Une brise l'amène dans un arbre. Sixième anneau franchi.

Septième chant

Que vais-je bien manger aujourd'hui ô peuple des pirogues ? -La vieille qui pue. Le serpent à sept têtes, sans attendre qu'on mette à l'eau sa proie, happe le peuple des pirogues. Tous, sauf la vieille qui pue, disparaissent dans un seul lapement de langue. Septième jour. La vieille qui pue se rend compte qu'elle est enceinte. Elle avale des couteaux. Elle avale des sabres. Elle avale des sagaies. Son ventre se déchire. Un enfant surgit armé de fer, face au *fanano* à sept têtes. L'enfant coupe une première langue qui veut le happer, il plonge dans l'eau, il surgit des vagues, il coupe une deuxième langue, il rentre dans le cœur de l'ouragan et se pose sur l'une des têtes du serpent, il coupe une troisième langue, il glisse comme une anguille le long du corps du serpent, il coupe une quatrième langue, il se laisse voltiger comme une feuille trop légère, il coupe une cinquième langue. Le sang du serpent gicle dans la vague, l'enfant y plonge et se confond dans le rouge, il coupe une sixième langue, il attend que le soleil atteigne le zénith et aveugle le serpent, il coupe la septième langue. Le *fanano* meurt et flotte dans l'eau. L'enfant ouvre le ventre du serpent. Le peuple des pirogues en sort. Les hommes s'aperçoivent que c'est un enfant qui les a sauvés. Un enfant qu'ils ne connaissent pas.

Ils l'amènent à la falaise. *Regarde !* Disent-ils. Ils ont creusé dans un arbre pour la vieille qui pue un cercueil de pirogue. Ils poussent l'enfant de la falaise. Ils disent à l'enfant qui chute : en naissant, tu as tué ta mère, comment peux-tu vivre parmi nous, un enfant aussi dangereux ? L'enfant s'envole vers sa mère. Les hommes se détournent de la mer et prennent possession de l'île.

Je suis cet enfant. De cette île, je ne reconnais que l'odeur du monstre dévorant. Et l'odeur de ma mère. Et l'odeur du large. Et l'odeur du sang giclé et des langues coupées. Il faut que je partes et que je recommence le voyage des anciens, que je reprenne la mer, que je retrouve d'autres îles, que je rebâtisse d'autres utopies. Je suis cet enfant. Qui gicle du ventre de ma mère pour fendre d'autres monstres. Qui triomphe pour être mis à mort par les siens. Je ne rêve pas de régner. Je hais les gens soumis. Même soumis à mon pouvoir. Je hais les gloires consacrées. Je fuis le pouvoir. Je fuis la gloire. Je m'envole. Je m'en vais. Je ne saurais être d'aucune terre. Je ne saurais être d'aucune patrie. Je tiens des chemins et des errances, et mon identité est de celles qui sinuent sur les destinées. Mais aujourd'hui, le monstre est devant encore, qui dévore peuple, soleil et lune. Mais je doute qu'il ait envie de recracher encore le soleil et la lune pour

nous éclairer peuple plus resplendissant encore. Aucune initiation n'est dans ces désastres qui nous arrivent aujourd'hui. Ce n'est plus un serpent à sept têtes qui se dresse sur notre chemin d'île.

Je tourne mon visage de l'autre côté, sur la terre ferme. C'est un monstre sans tête qui règne sur nos terres de cendres et de collines raclées. Mines. La terre éventrée pour y enfouir tripes, boyaux et intestins du monstre. Mines. La terre éventrée pour suc et sang. Rouge. Et la pierre noire. Rouge latérite de la terre ouverte. Les engins rasent les forêts. Bas à terre les arbres. Les feuilles vertes, salies, déchiquetées, sont comme des épars lambeaux de peau. Les milliards sont sous pipeline. En liquide. Noir. Translucide. Gaz. Pétrole. Eau. Qu'importe. Il faut que cette terre dégorge sa richesse et que l'on envoie tout cela dans les bateaux. Les engins forent la terre. La terre vomit. Le monstre ingurgite et confie tout à ses intestins. La terre s'effondre. La pluie affaisse les terrains. Les rizières sont inondées de terre mauvaise. De boue. D'eau polluée. Ce n'est pas grave. Les gens sont expropriés depuis longtemps. Déplacés. Mis en sécurité. De plus, existe un programme de préservation de la nature. Plus loin. Beaucoup plus loin. Loin des chantiers. Sur un parc. National. Dit national. Sur un territoire estampillé écologique. Les dollars

pullulent. Les sourires n’arrêtent pas de déchirer la bouche. Je vois tout ça. C’est bien pour le pays. C'est ce qu'on dit.

Je me tourne vers la fille de l'eau et je dévore nos mémoires. Elle, sa mémoire qu’elle refuse de porter. Moi, ma mémoire qui refuse de me porter. Je ne compte pas dans cette île. Moi qui ne vois que les cauchemars et les réalités crasses. Moi qui ne suis ni mythe ni rêve d’île. Je dévore consciencieusement la mémoire qui nous a vus débarquer ici, nus et vaincus. Probablement nus et vaincus. Probablement perdus. Probablement bannis. Exilés. Probablement hors d’une société originelle qui a repoussé, jeté à la mer. Car si nous étions conquérants, nous n’aurions jamais été coupés de notre société de départ. Qui se souvient aujourd’hui de nos terres de départ, de notre peuple de départ, de notre continent de départ ? Les conquérants reviennent toujours en héros, reviennent toujours pour exhiber leurs conquêtes. Nous, notre histoire a commencé sur les plages de cette île. Cette île a préféré oublier en affirmant que nous venions du ciel, ou que nous sortions de la terre mère, ou que nous avions préféré quitter La Mecque pour ne pas indisposer le Prophète devant ses gens, le Prophète qui nous considérait comme des enfants divins. N’est-ce pas que nous descendons directement de la Lumière ? Ou des Profondeurs de la terre ? Du jour ? De la

nuit ? Je prends le temps d'engloutir ma lucidité. Je rajoute des *si* et des *sûrement* à mes *pourquoi pas.* Et plus je dégurgite des récits, plus j'engloutis ma mémoire. Plus je réinvente ma vie, plus j'oublie celle d'avant qui m'a amené ici. Plus j'affirme aujourd'hui, plus je nie hier. Mon identité se construit sur la mort de celle de mes ancêtres. Ils n'avaient aucun désir les ancêtres de transmettre l'histoire de leur exil, ils se voulaient insulaires, juste être dans l'île, non être en exil, et faire table rase de tout ce qui était de l'autre côté des mers. Alors, comme eux, je continue à dévorer la mémoire et de ne pas transmettre l'histoire, nous sommes des passeurs d'utopie avant d'être des passeurs d'histoire. Qui parmi nous ose réellement croire ce que disent les ancêtres ? Nous avons juste envie de croire à la Destinée. Et ce sont nos rêves qui tiennent lieu d'histoire. Alors, je dévore la lumière et j'accumule l'obscurité de l'oubli, je vous réinvente l'île.
La fille de l'eau me sourit et elle m'emmène encore.

Il était une fois, seulement une fois, qui ne se reproduira plus jamais, origine des origines, temps premier des âges premiers, que l'on ne revivra plus jamais, il était une fois le ciel et la terre, la terre modela une statue de glaise et de boue –un homme ! Mais elle ne put lui donner vie, le ciel convoita la statue mais la terre ne la lui céda pas. Ils se disputèrent, le

ciel et la terre, le ciel envoya la foudre, la terre fit sortir les arbres, le ciel envoya le feu, la terre se dressa en montagne, le ciel envoya la pluie, la terre se s'affaissa en lits et profondeurs pour emprisonner l'eau, ce fut l'océan, ce fut la mer, ce fut les lacs, ce fut les fleuves et rivières, ce fut les ruisseaux, le ciel envoya le vent et l'ouragan, la terre créa le désert pour l'errance des souffles, le ciel envoya des animaux mauvais, serpents et vautours, monstres et crocodiles, la terre cacha la statue dans les grottes et cavernes. Puis ils firent pause, la terre et le ciel, ils se parlèrent, ils s'entendirent. Le ciel donnera vie à la statue qui restera vivre sur terre. Au rendez-vous de la mort, la vie, l'âme, reprendra le chemin du ciel et la terre reprendra possession du corps, poussière parmi les poussières. Ainsi l'homme fut sur la terre, ainsi l'île fut la terre entière, le début et la fin. La fille du ciel, plus tard, viendra s'unir à l'homme et donner os et chair, souffle et âme à tous les habitants de cette île. N'est-ce pas ainsi que sur cette île nous sommes d'ascendance divine ? Du Père-ciel et de la Terre-mère !

La fille d'eau acquiesce et me ramène dans l'eau.

Jean-Luc Raharimanana

LA MULE DES CIMETIÈRES

Fattouma inspecta la pièce de ses yeux hagards. Dans son regard miroitaient encore les vagues houleuses du rêve de la nuit précédente. Ensevelie dans son voile blanc, souillé ici et là de taches sombres, la jeune femme appliqua le front contre le bord des nappes superposées dans l'effort de composer une couche douillette. Un rictus s'imprima sur la lèvre inférieure de sa bouche. La grimace déformait le tatouage du menton dont les contours rappelaient une beauté enracinée dans les canons du traditionnel. Des nattes ébouriffées, couleur de jais, débordaient le fichu qui les comprimait à peine pour en faire des spirales mal domptées. Fattouma dodelina de la tête, puis tâtonna de la main dans le vide, espérant trouver dans la pesanteur de son corps une consolation fictive. Les détails du rêve l'assaillirent à nouveau, lui rappelant l'inanité de ses efforts de délivrance.

La conscience du péché martyrisait la jeune femme. Toutes les nuits, elle se voyait en rêve quittant ses draps pour rejoindre le cimetière. Ce qu'elle vivait en rêve était sa métamorphose. Elle se transformait en mule qui ruait et ahanait. Elle se tortillait en imitant ces bêtes de somme qui passent leur journée à se rouler dans le sable, tête et sabots en

l'air, propulsant autour d'eux des nuages de poussière. Le matin, le corps de Fattouma portait encore les meurtrissures d'un combat livré contre les démons de la nuit.

Fattouma était aussi terrifiée par cette voix d'homme qui grondait dans le ciel de ses rêves. La voix, forte et imperturbable, l'exhortait chaque fois à l'obéissance. Elle tonitruait dans le noir, arrachant la rebelle au sommeil. Le cri s'accaparait l'espace mental de la dormeuse, le rétrécissant en un condensé de scènes cauchemardesques qui se mêlaient aux soubresauts du réveil. Le temps lui-même se suspendait telle une goutte au bout d'une stalactite condamnée à l'attente. Le rituel du cri coupait le silence. 'Tu dois te repentir… Tu dois te repentir…' devint le refrain de la nuit.

La jeune femme arborait le voile blanc, signe de son veuvage récent. De la tête aux pieds, ses formes couvaient sous la couleur immaculée. Ce qui octroyait à son joli visage une aura de sainteté. Lalla Hlima, la duègne du village, avait partagé avec elle sa sagesse à propos du sujet. Les cent jours qui suivent le décès s'écoulent dans la lenteur. Mais une veuve doit néanmoins organiser son quotidien dans le respect de son deuil. Troquer sa liberté contre le respect de la tradition devient dans ce cas une nécessité. Aussi, Fattouma se rendait-elle rarement aux espaces publics. Elle choisissait

minutieusement ses fréquentations. C'était une façon de nouer les langues à l'affut de comportements frivoles. En fait, la jeune veuve jouait des apparences. La soumission était pour elle un fard qui dissimulait bien les imperfections de son train de vie.

C'est que Fattouma était d'une nature incandescente. Elle était emportée par les élans d'un cœur qui vibrait encore de fraicheur. Pour elle, constance et patience faisaient partie d'un vocabulaire désuet. Elle voulait vivre, se découvrir dans les plaisirs. La fougueuse n'avait pas laissé le temps accomplir son œuvre suprême, celle d'appliquer l'oubli à la mémoire, avant de goûter aux amours interdites. Le soir venu, elle invitait son nouvel ami, un apprenti boucher avec qui elle partageait des moments de complicité. Tous deux, jeunes et assoiffés de liberté, animaient leurs soirées de jeux puérils. Par cette amitié, Fattouma avait bien souillé la blancheur du deuil. Elle avait enfreint le pacte de fidélité post mortem ; un péché gravissime, car entachant l'honneur d'un époux que la mort avait démuni des moyens de défense.

Comme recevant un coup de fouet, Fattouma courba de l'échine avant de se redresser dans un spasme involontaire. Avec amertume, elle se rappela un détail : son ami venait de la quitter. Aussitôt, une cheville ornée de cercles d'argent